



HAL
open science

Sieyès et la figure nominaliste du métaphysicien du “ Grand Cahier métaphysique ” aux “ Vues analytiques ”

Jacques Guilhaumou

► **To cite this version:**

Jacques Guilhaumou. Sieyès et la figure nominaliste du métaphysicien du “ Grand Cahier métaphysique ” aux “ Vues analytiques ”. Quiviger, Pierre-Yves; Denis, Vincent; Salem, Jean;. Figures de Sieyès, Publications de la Sorbonne, pp.241-254, 2008. <halshs-00357888>

HAL Id: halshs-00357888

<https://shs.hal.science/halshs-00357888v1>

Submitted on 26 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Jacques GUILHAUMOU
ENS-LSH (Université de Lyon)
UMR 5206 Triangle (Lyon)

« Sieyès et la figure nominaliste du métaphysicien : du Grand Cahier métaphysique aux Vues analytiques », *Figures de Sieyès*, sous la dir. de Vincent Denis, Pierre-Yves Quiviger et Jean Salem, Publications de la Sorbonne, 2008, p. 241-254.

Résumé :

Les recherches de Jacques Guilhaumou sur Sieyès ont mis l'accent sur le caractère fondamental de son apport philosophique, tout particulièrement en matière de philosophie du langage, dans l'exposition de son système de « métaphysique politique ». L'objectif de la présente étude est de déployer plus avant la pensée philosophique de Sieyès en considérant l'aboutissement d'un long trajet du Grand Cahier métaphysique, écrit au cours des années 1770, aux Vues analytiques sur la nature en général et sur l'homme en particulier rédigées au cours des années 1810, soit quarante ans après. Ici la complémentarité initiale entre métaphysique et politique se confirme, mais l'élucidation de la formule terminale, « tout est métaphysique », au sein des derniers manuscrits permet d'appréhender la métaphysique sieyèsienne dans son achèvement cognitif.

Mots-clés : Sieyès ; métaphysique ; Révolution française ; cognition.

**Sieyès et la figure nominaliste du métaphysicien : du *Grand Cahier*
*métaphysique aux Vues analytiques.***

Nos recherches sur Sieyès ont mis l'accent sur le caractère fondamental de son apport philosophique, tout particulièrement en matière de philosophie du langage, dans l'exposition de son système de « métaphysique politique »¹. Notre objectif présent est de déployer plus avant la pensée philosophique de Sieyès en considérant l'aboutissement d'un long trajet du *Grand Cahier métaphysique*,

¹ *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la politique moderne*, Paris, Kimé, 2002.

écrit au cours des années 1770, aux *Vues analytiques sur la nature en général et sur l'homme en particulier* rédigées au cours des années 1810, soit quarante ans après. Certes la complémentarité initiale entre métaphysique et politique se confirme, mais l'élucidation de la formule terminale, « tout est métaphysique », au sein des derniers manuscrits permet d'appréhender la métaphysique sieyèsienne dans toute sa simplicité, pour parler comme ses amis allemands.

I

Une métaphysique restreinte de facture nominaliste

Nous avons donc mis d'emblée l'accent sur l'importance, au fondement de la pensée de Sieyès, d'une métaphysique du moi et de son activité². Nul ne s'étonnera donc que Pierre-Yves Quiviger, dans sa récente thèse sur Sieyès et le Conseil d'Etat, affirme que « c'est une même philosophie qui est à l'œuvre dans la constitution du 'moi' et dans la création du Conseil d'Etat »³, donc que Sieyès déploie « une métaphysique de l'immanence » de l'analyse la plus abstraite à la considération la plus technique.

Cependant il ne s'agit pas de dresser ici le portrait d'un Sieyès « métaphysicien exclusif », réputation dont il se défend en l'an III en rappelant l'orientation de ses « travaux en politique vers l'organisation et le mécanisme des fonctions publiques »⁴. Pour autant, Sieyès accorde à la métaphysique une place centrale jusque dans la constitution de « l'ordre politique », ne serait-ce qu'en forgeant en 1789 l'expression de « métaphysique politique » : c'est en effet la période où il précise ce qu'il en est des principaux éléments de « la nouvelle langue politique » par le fait du passage de notions, jugés métaphysiques et pourtant

2 Ibidem, Voir aussi « Sieyès et le moi. De la dignité sociale à la duperie mondaine », *Figures de la duperie de soi*, sous la dir. d'A. Giovannoni, Paris, Kimé, 2001.

3 *Le philosophe et l'administrateur. Sieyès et la création du Conseil d'Etat. D'une métaphysique de l'immanence à l'immanence de l'administration*, thèse de doctorat, Paris I, dir. A. Tosel, 2003, p. 17.

4 *Des Manuscrits de Sieyès (1773-1799)*, sous la dir. de C. Fauré, Paris, Champion, 1999, p.479.

fondatrices, dans le sens commun, à l'exemple de l'expression d' « Assemblée Nationale » dont il revendique la paternité⁵.

Toute idée nouvelle, précise-t-il, est ainsi qualifiée de métaphysique, et son auteur de métaphysicien, avant de devenir, par son utilité une vérité reconnue et pratiquée⁶. Et vingt cinq ans plus tard, il précisera que « toute innovation a été taxée d'abstraction par ceux que ces innovations menacent de ramener à l'ordre général, dont il ne veulent pas »⁷, allusion au nouvel ordre social établi par la Révolution française. Il ajoute également que « Tout est métaphysique et dédaigné par les classes grossières. Au-dessus d'elle et jusqu'au métaphysicien le plus délié, que de degrés intermédiaires qui se renvoient le même dédain, le même reproche »⁸ : il défend alors « l'analyse métaphysique » à l'encontre des littérateurs et des gens du monde, selon un rapport complexe aux scholastiques et à leur ontologie, comme nous allons le voir.

Ainsi, Sieyès promet, au cours des années 1770-1800, la figure du philosophe sous la modalité de « l'observateur philosophe » ou du « spectateur philosophe » dans le *Grand cahier métaphysique*⁹, puis celle du « philosophe analyste » étroitement associé aux figures de législateur et de l'administrateur au nom de la nécessaire fondation de la politique sur la philosophie pendant la période révolutionnaire proprement dite. Cependant il s'agit d'une figure de philosophe qui prend ses distances, à l'égal de Condillac, avec ses prédécesseurs, les « philosophes ordinaires », y compris les philosophes des lumières.

Toujours à l'identique de Condillac, Sieyès requalifie en effet la métaphysique

5 Voir sur ce point le chapitre II, *La naissance d'une nation*, de notre ouvrage, *L'avènement des porte-parole de la République (1789-1792)*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1998.

6 Voir les *Observations au Préliminaire de la Constitution française*, 1789, in *Œuvres*, sous la dir. de M. Dorigny, tome 2, d. 9, Paris, Reprint Edhis, 1989.

7 Ms *Abstraction*, Archives Nationales, 284 AP 5 3(5). Pour les derniers textes et feuillets « métaphysiques », encore inédits, nous nous contentons d'indiquer le titre du manuscrit où se trouve la citation.

8 Feuille Ms *Analyse*, 284 AP 5 3(2).

9 Manuscrit que nous avons transcrit, présenté et annoté dans *Des Manuscrits de Sieyès*, *op. cit.*

de manière restreinte au contact d'une réflexion sur la marche de l'esprit humain, sur sa manière d'accéder à la connaissance¹⁰. Nous sommes donc ici confronté à une métaphysique plus proche de la réflexivité de l'expérience humaine que d'une ontologie substantialiste : Sieyès parle à ce propos dans ces derniers manuscrits, de « cognition expérimentale », c'est-à-dire de « la cognition circonscrite dans les liaisons et successions expérimentales » à l'encontre de toute « cognition absolue », c'est-à-dire « de la cognition métaphysique des choses en elle-mêmes »¹¹. Qui plus est, en affirmant dès 1789 que « rien n'est plus métaphysique qu'un principe » et que « rien ne l'est moins que s'en passer »¹², Sieyès en vient à considérer, encore avec Condillac, qu'il n'existe qu'un seul principe originaire en matière de connaissances humaines, même s'il substitue, à l'encontre de Condillac, le *principe d'activité* - qui deviendra la force simple dans les derniers manuscrits - *principe de liaison des idées et des signes*. Du principe à l'expérience, il n'existe qu'un seul champ d'expérimentation, l'activité humaine appréhendée à travers ses manières d'être, d'agir et de dire, et non dans sa réalité absolue, qui relève de l'incognoscible.

A vrai dire, Sieyès partage aussi avec Condillac l'affirmation qu' « il n'existe dans la nature que des individus »¹³, c'est-à-dire un même souci nominaliste de rapporter le principe à la seule existence réelle des individus et de leur activité propre. Si Sieyès distingue dans l'ordre cognitif l'individu soumis à la réalité de l'expérience et la manière dont son cerveau constitue la vérité par la création d'idées, il maintient constamment un lien entre l'ordre naturel de l'individu et l'ordre artificiel de l'abstraction, du fait que les noms communs qui servent à

10 Voir notre intervention au colloque *Condillac, philosophe du langage*, sous la dir. d'A. Bertrand, sur « De Condillac au nominalisme politique de Sieyès », ENS-LSH Lyon, 2003, à paraître. Notre présente réflexion doit beaucoup à l'ouvrage d'A. Charrak, *Empirisme et métaphysique. L'Essai sur l'origine des connaissances humaines' de Condillac*, Paris, Vrin, 2003.

11 Ms *Vues analytiques et Cognition* 284 AP 5 3(3) et (5).

12 *Observations*, *op. cit.* p. 11. Et Sieyès d'ajouter : « L'oubli des principes ! Qu'est-ce autre chose que l'oubli de la métaphysique ? ».

13 *La Logique*, édition de Paris 1821-1822, V.6, p. 345.

généraliser sont autant le fait d'individus que d'idées individuelles.

Ainsi, dans la mesure où les qualités individuelles sont irréductibles les unes aux autres, au nom du *principe des indiscernables*, elles ne nous sont connues, à travers nos manières d'être, que dans leurs communes particularités. Il convient donc de mettre l'accent sur l'acte de nommer quelqu'un par un nom particulier, acte permettant de constituer un rapport nominal, donc ouvert à la connaissance, là où il n'existait antérieurement que des réalités individuelles incognoscibles. C'est sur un tel support nominal¹⁴, création humaine, que le philosophe travaille en esprit pour construire les nécessaires abstractions, sans pour autant les dissocier de leur existence individuelle, donc sans les considérer existantes à part. Ainsi l'artifice lingual complexe, qui rend possible la connaissance, n'est pas dissocié de l'élément simple, donc naturel : l'ordre cognitif est une suite de l'ordre naturel.

Constater l'existence de ce sujet-substrat nominaliste est de première importance pour comprendre la continuité chez Sieyès d'une approche à la fois restreinte en matière d'ontologie et étendue en matière d'expérience humaine au sein d'une métaphysique avant tout réflexive, par son appui privilégié sur une logique « naturelle » de l'esprit humain.

Cependant, à la différence des interrogations d'un Sieyès contemporain de la Révolution française où le philosophique et le politique s'entremêlent de façon complexe, nous pouvons sans doute mieux appréhender cette métaphysique dans toute sa « simplicité » au sein des derniers manuscrits. En effet, il s'y déploie plus qu'ailleurs la figure du métaphysicien, ainsi que celles de ses adversaires philosophes, sur la base de l'énoncé programmatique suivant : « La véritable métaphysique consiste à découvrir le vide de tous les systèmes métaphysiques ».

14 Sieyès insiste sur la nécessité de présupposer l'existence d'un substratum réel, à la fois substratum moi et substratum autre, mais précise que nos connaissances procèdent d'un substratum nominal où se déploient des concepts particuliers auxquels nous donnons des noms particuliers.

Il s'agit alors de faire « la guerre aux mots » des philosophes - la préoccupation linguale est plus que jamais présente - tout en les désignant de manière plus ou moins précise. Portrait de groupe dans lequel nous retrouvons sans surprise des commentaires, citations ou non à l'appui, sur Locke, Condillac, Bonnet, Tracy, Laromiguière appréhendés à partir de textes importants, non commentés jusqu'alors – par exemple le *Traité des systèmes* de Condillac -, une allusion rapide et critique aux philosophes allemands, et de manière plus nouvelle une référence positivement appuyée à Aristote et aux « philosophes grecs » qui, à la différence des « philosophes européens » ne se contentent pas à « aussi bon marché » lorsqu'il convient de généraliser, donc d'abstraire. C'est actuellement la piste la plus prometteuse. Mais nous ne ferons présentement qu'en signaler l'intérêt.

Reste qu'il importe de préciser en préalable à toute interrogation métaphysique d'une part ce qu'il en est du positionnement de Sieyès dans ses derniers manuscrits à l'égard de ses objectifs antérieurs, d'autre part dans quelle période de sa vie se situe cette ultime réflexion, et sous quelle forme manuscrite se présente-t-elle.

II

Un nouveau contexte

Dans un feuillet intitulé *Onéologie*¹⁵, néologisme employé par l'économiste Jean-Baptiste Say en note de sa seconde édition (1814) de son *Traité d'économie politique*, Sieyès évalue le chemin parcouru jusqu'à ses derniers écrits. D'abord, Sieyès précise, que n'ayant pu donner l'ampleur qu'il souhaitait à ses travaux pendant la Révolution française, « la science politique n'a pas reçu toute l'extension qu'elle doit avoir ». Désormais à l'écart de la politique - le lien entre la métaphysique et la politique s'étant distendu - il se propose seulement « de faire la guerre aux mots qu'on se trouve obligé d'employer et qui

15 284 AP 5 3(2)

conservernt une vague, une confusion d'idées peu propres à une langue scientifique ». Ce travail sur les mots, il l'exerce prioritairement sur le vocabulaire des philosophes.

Puis, ce feuillet fournit un élément d'information qui, avec d'autres, permet d'affirmer que les derniers manuscrits de Sieyès ne datent pas uniquement du Consulat et de l'Empire, comme on l'indique ordinairement¹⁶. En effet, Sieyès renvoie son lecteur, précise-t-il, à « un tableau analytique que j'ai fait il y a plus de quarante ans sur *l'universalité de la jouissance humaine* », qui correspond, nous semble-t-il, au tableau intitulé *Essai sur les jouissances sociales* dans le premier cahier des *Delineamens politiques* de 1774-1776¹⁷, par l'accent mis corrélativement par ce tableau et la note relative à l'oneologie sur l'importance des occupations non vénales. Il convient donc de situer le moment culminant de la rédaction de ses manuscrits au milieu des années 1810, au moment où Sieyès, en 1814-1815, donc avant de partir en exil à Bruxelles, semble reconstituer, ou tout du moins enrichir, sa bibliothèque. C'est ainsi qu'il commente, outre le livre déjà cité de Say, le *Traité de la volonté* de Destutt de Tracy et les *Leçons de philosophie* de Laromiguière, ouvrages publiés tous deux en 1815. A-t-il alors rédigé une part de ces derniers textes au début de son exil à Bruxelles ? L'hypothèse mérite d'autant plus d'être prise en compte qu'elle nous a permis par ailleurs de réfléchir sur la figure du Sieyès philosophe en exil¹⁸.

Qui plus est, Elle pourrait expliquer le ton véhément de Sieyès, noté dans la marge par Sainte-Beuve, à propos de l'inachèvement de ses travaux, dans l'un de ses derniers manuscrits. Faisant de nouveau allusion à ses manuscrits économiques, il écrit : « *Des besoins de l'homme et de ses moyens*, ouvrage entrepris en 1775 ! J'avais déjà tant de matériaux, pourquoi cette détestable

16 En particulier dans l'inventaire des Archives Sieyès élaboré par Robert Marquant, Paris, Imprimerie Nationale, 1970.

17 *Des Manuscrits de Sieyès*, op. cit., p. 202.

18 Voir notre contribution intitulée « Sieyès métaphysicien. Une philosophie en exil » à l'ouvrage sur le thème du philosophe en exil à paraître en 2006 aux PUF sous la direction d'A. Giovannoni.

révolution m'a-t-elle détourné de mes travaux ! »¹⁹. Une fois de plus, en marge de ses derniers écrits métaphysiques, Sieyès insiste sur le caractère non abouti de ses recherches en science politique. Dans le peu de temps qui lui reste - ses yeux sont en très mauvais état et il craint le pire à l'exemple de Destutt de Tracy qui ne peut plus écrire -, il se consacre donc à une réflexion métaphysique, de nature cognitive et logique, et qui plus est en étroite association, dans une perspective nominaliste, avec la question de la langue.

Un mot enfin de l'état actuel de ses derniers manuscrits philosophiques, et de l'avancement de leur retranscription. Jean-Philippe Heurtin a transcrit partiellement le premier ensemble, qui s'apparente à un « cousu » de feuillets essentiellement « métaphysiques », selon le qualificatif de Sieyès lui-même, mais regroupés sous des thématiques précises où dominant au départ les commentaires d'écrits de physiologues tels que Richerand et Bichat. Il y est question « du cerveau et de l'instinct », de « la vie », du « point central du système humain », avec bien sûr un retour attendu sur la métaphysique du moi, amplifié dans un autre ensemble de feuillets intitulé « Analyse des actes concourant à la cognition ». Mais déjà Sieyès précise qu'à force d'associer, d'un numéro de paragraphe à l'autre, des articles trop courts, il en vient à simplement poser des « pierres d'attente ».

En réponse à cette attente de Sieyès, nous avons retranscrit un second ensemble, le plus cohérent comme l'avait déjà remarqué Paul Bastid²⁰. Il a pour titre « Forces simples ou leurs combinaisons », et constitue la première partie d'un ensemble plus vaste intitulé « Vues analytiques sur la nature en général et sur l'homme en particulier », dont Sieyès n'écrira que cette partie et à laquelle in fait référence, dans les autres manuscrits, sous la dénomination *Vues*

19 Ms *Point central du système humain*, 284 AP 5 3(2), f.16.

20 Le résumé par Paul Bastid (*Sieyès et sa pensée*, Paris, Hachette, p. 328-339) du contenu des derniers manuscrits philosophiques de Sieyès présente l'avantage de restituer l'ordre des manuscrits, avant qu'il ne soit quelque peu bouleversé par leur consultation fréquente.

analytiques.

Quant au troisième et dernier ensemble, en cours de transcription par nos soins, les textes sont moins longs, mais d'une grande importance pour appréhender la continuité des préoccupations métaphysiques de Sieyès. Nous y retrouvons le thème majeur de la volonté et la liberté - central dans la mesure où il a été constamment retravaillé tant dans les imprimés que dans les manuscrits - mais aussi les thèmes de la cognition, l'abstraction, des rapports, et enfin pour couronner un trajet intellectuel marqué par le souci constant d'une métaphysique de la langue, un dernier ensemble sur le monde lingual.

Précisons enfin qu'au delà de l'insistance sur l'importance du langage, Sieyès ne cesse aussi de revenir sur une question située au centre de toute avancée de l'analyse cognitive, « la reconnaissance du moi » par le fait de « la reconnaissance de soi, et en conséquence celle du non-soi, c'est-à-dire du monde extérieur », en d'autres termes la préséance de la « la reconnaissance de moi » sur « la connaissance de l'autre ». Et Sieyès d'ajouter : « J'ai exposé dans vingt endroits la manière dont se fait la découverte de l'extérieur autre que moi »²¹, y compris à travers le souvenir qu'il a, précise-t-il, de ses annotations sur la statue de Condillac et de Bonnet, statue à laquelle il fait allusion dans plusieurs des textes évoqués ci-dessus²². Une fois de plus, la métaphysique du moi, métaphysique requalifiée au contact de l'analyse de la genèse des connaissances humaines, est au centre du système philosophique de Sieyès.

III

21 Ms *Point central* et *Forces simples*.

22 A ce propos, Sieyès date sa première lecture du *Traité des sensations* de 1765, donc bien avant son commentaire de 1773 dans le *Grand Cahier Métaphysique* : « ... toutes nos connaissances explicatives sont le fruit des incursions des sens les uns sur les autres. Cette idée mûre s'est présentée à moi en 1765 à la lecture du traité des sensations de l'abbé de Condillac dont la statue ne me paraissait qu'une expérience fautive » (Ms *Point central*, f.9). Ainsi se confirme le fait que le premier jugement de Sieyès sur Condillac, également exprimée sur *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, était particulièrement négatif, avant de se « retourner » pour devenir la référence philosophique majeure de *Grand cahier*.

La métaphysique dans toute sa simplicité

Dans ses derniers manuscrits, Sieyès reprend et amplifie la figure du « philosophe observateur » et son « esprit d'analyse » en conformité avec ses premières réflexions au sein du *Grand Cahier métaphysique*. Une fois encore, mais à travers des formulations de plus en plus explicites, il définit ce philosophe comme « un spectateur du moi ». A ce titre, « l'analyse est l'opération d'un spectateur qui considère moi. Elle n'est point dans le sentiment du moi ». Nous retrouvons ainsi face à face « le cerveau spectateur » du philosophe et le « sentiment de soi » du « spectateur natif », qui, au départ, se contente de sentir par le fait du seul principe originaire d'activité²³. Une telle analytique du cerveau relève de deux qualités « primitives » chez le philosophe, la curiosité et l'esprit de système. Elle introduit par ailleurs une partition entre un « système humain républicain » et « un cerveau éminemment monarchique »²⁴. Si, à l'extérieur de l'individu humain, tout est réalité inconnue pour lui-même, mais constituante de soi, c'est dans la mesure où il n'accède au sentiment de soi que par une expérience ouverte à tous, donc de nature foncièrement républicaine mais qui demeure instinctive au sein de « l'atelier » recevant la multitude des perceptions et les combine dans un sens intérieur, « le sensorium commun ». Les liaisons s'y font au hasard, de manière confuse et donc de façon inconnue pour nous, voire même pour le spectateur du moi. Au contraire, le cerveau, spectateur du développement d'un tel système individuel, intuitionne des rapports de quantité, c'est-à-dire des quantités communes entre les qualités ; sans dissocier les faits de leur substratum réel, il les connaît, au sein d'un substratum nominal, par la médiation de noms de sa création qui sont autant de noms de concepts particuliers. De nature foncièrement aristocratique, par les choix de la volonté qu'il impose, le cerveau permet ainsi aux idées de se

23Ms *Vues analytiques*.

24 Ms *Forces simples*

lier sans se confondre, de rendre possible l'analyse des idées par l'intermédiaire d'un « échafaudage analytique lingual », qui peut cependant à tout moment s'effondrer en se détachant de son substratum, donc en se dissociant de l'individu constituant, par la multiplication des « chimères métaphysiques ».

Ainsi une telle aptitude analytique du philosophe à atteindre une certaine hauteur de vue est constamment contrariée par la manière dont les « philosophes ordinaires » raisonnent, dans la mesure où ils considèrent que l'activité philosophique relève plus d'un état de la pensée que d'un travail du cerveau sur les éléments constitutifs de la réalité individuelle. Ainsi, rappelons-le, « la véritable métaphysique consiste, pour Sieyès, à découvrir le vide de tous les systèmes métaphysiques », donc à mener « la guerre aux mots » afin de forger une « langue propre » au philosophe²⁵. Sieyès en vient même à préconiser l'établissement d'« une académie de métaphysiciens conservatrice de la langue comme on dit, mais dans l'ordre qui doit régner entre les idées justes d'une langue précise »²⁶. En effet, il constate que les philosophes ordinaires, en élaborant sans cesse des abstractions métaphysiques, débattent entre eux de questions étrangères aux recherches du philosophe observateur. Ils appliquent l'analyse linguale à des questions déplacées et insolubles, véritables « chimères métaphysiques ». Sieyès en conclut « Analyse linguale utile ici, mais mal appliquée là », au titre d'un art lingual qui tend trop souvent à jouer avec des notions artificielles », c'est-à-dire à relever d'une « cognition absolue », « cognition métaphysique des choses en elles-mêmes », au lieu de s'en tenir à une « cognition expérimentale », c'est-à-dire « circonscrites dans les liaisons et successions expérimentales » en considérant que « les phénomènes ne sont pas des choses absolues. Ils sont relatifs à l'organisation de l'homme, à la nature de sa cognition »²⁷.

25 Ms *Vues analytiques*.

26 Ms *Abstraction*.

27 Ms *Vues analytiques*.

Sieyès introduit alors une distinction intéressante entre « les philosophes ordinaires », qui nous renvoient à l'existence des scholastiques et des théologiens, et « les derniers métaphysiciens », c'est-à-dire les métaphysiciens depuis Locke, plutôt qualifiés de « philosophes raisonneurs »²⁸. Certes les scholastiques pratiquent l'analyse à tort et à travers. Mais au moins ils mettent en évidence l'analyse comme principal instrument de perfectionnement intellectuel. En cela ils sont utiles et mieux vaut les laisser « démêler de plus en plus de rapports à l'ontologie » à leur risque et péril. Multiplier les généralisations par l'analyse métaphysique est utile, mais c'est l'étape suivante qui pose problème. En effet les scholastiques ne se contentent pas de généraliser, ils « font l'erreur de réaliser leurs abstractions ». Sieyès reprend ici l'analyse des « défauts ordinaires » des systèmes abstraits chez Condillac, du *Traité des systèmes* à *L'art de penser*. Si ces deux philosophes s'accordent sur la nécessité des notions abstraites dans l'ordre des connaissances, ils n'en dénoncent pas moins les métaphysiciens qui croient que ces notions, et non l'expérience, sont à l'origine de nos connaissances, alors qu'il ne s'agit que d'« abstractions réalisées »²⁹. Ils reconnaissent également la paternité de Locke dans cette critique : « Locke a connu que les maximes abstraites ne sont pas la source de nos connaissances » précise Condillac³⁰, et Sieyès d'ajouter, toujours soucieux de métaphysique du langage, que « Locke a eu raison d'observer que la plupart de nos propositions, au lieu d'annoncer une vérité instructive, n'indiquent qu'un changement de dénomination. C'est apprendre la langue au lieu d'acquérir une idée »³¹. Une fois de plus le rapport de Sieyès à Condillac guide notre lecture de sa philosophie.

Notons cependant une divergence implicite dans leur appréciation sur la

28 C'est essentiellement dans le manuscrit sur les *Vues analytiques* que Sieyès dresse le portrait du philosophe.

29 Expression employée dès le *Traité des systèmes* (1749), en particulier p. 158, dans la réédition Corpus, Fayard, 1991.

30 Ibidem p. 10.

31 Ms *Absraction*.

présence ou non de Leibniz parmi les philosophes qui abusent des systèmes abstraits³². Là où Condillac considère, dans le *Traité des systèmes*, que la notion de force, mot utilisé par Leibniz pour désigner les changements de la substance, puis appliquée à un corps, est « le nom d'une chose dont nous n'avons point d'idée »³³, et qu'elle n'est pas un élément simple, dans la mesure où le mouvement la précède, Sieyès rétorque, dans un commentaire du chapitre XVI du *Traité des systèmes*, que « force n'est pas un terme vague dont on n'a pas d'idée » dans la mesure où elle relève de l'élément simple de notre substratum réel, étant entendu que « tout mouvement paraît précédé d'un autre mouvement qui est force à son égard »³⁴. Sieyès semble donc excepter l'apport de la force monadologique leibnizienne, très critiquée par Condillac³⁵, de la majorité des considérations philosophiques qu'il assimile à des « chimères métaphysiques »

A vrai dire, ce qui fait encore plus problème pour Sieyès, c'est la tendance des « derniers métaphysiciens », Locke et Condillac en premier lieu - certes le Condillac des Idéologues - à survaloriser le substratum nominal à trop vouloir se prémunir des « abstraits réalisés ». Ainsi se singularise, à part des scholastiques, le défaut internaliste des « nouveaux métaphysiciens » tels que Locke, Bonnet, Condillac, Tracy, Laromiguère. Certes Sieyès dialogue avec eux en permanence, mais il critique leur propension à vouloir raisonner de manière habituelle, c'est-à-dire à composer et décomposer de façon analytique sur la base de ce qu'il pense être la seule manifestation réflexive de l'individu, ce qu'il l'appelle volonté, entendement ou esprit³⁶. Un tel usage de raisonnement usuel se fait

32 Pierre-Yves Quiviger a consacré une partie importante de sa thèse à la relation de Sieyès à Leibniz, dont nous avons souligné le caractère heuristique dans nos travaux sur la métaphysique politique sieyèsienne. Ce traitement de faveur à l'égard de Leibniz se retrouve dans les derniers manuscrits, en particulier sur cette question de la force par le fait de la situer au centre de la réhabilitation des formes substantielles dans la recherche des unités réelles. Voir sur point, l'étude de Michel Fichant sur l'invention métaphysique chez Leibniz dans son introduction au *Discours de métaphysique*, Folio/Gallimard, 2004.

33 *Traité des systèmes*, op. cit. , p. 256.

34 Ms *Vues analytiques*.

35 « Qu'on se saurait se faire une idée de ce que Leibniz appelle la force des monades », *Traité des systèmes*, op. cit. , p. 112.

36 Ms *Vues analytiques et cognition*.

alors au détriment de la réalité du « tout particulier », c'est-à-dire de l'ensemble des individus, des qualités, des faits liés au départ par une succession indéterminée, incogniscible, donc particularisés par un instinct qui met en activité les forces simples et leurs premières combinaisons, sous la forme de la corporéité, de la matière, du mouvement etc.

Sieyès considère alors qu'il est possible d'abstraire, dès la première analyse de la sensation, sans dénier l'existence réel d'un substratum, certes incogniscible : il convient ici de considérer les termes généralisés, dit abstraits, comme des éléments combinés « fixant en quelque sorte la perception commune d'une ressemblance commune entre les objets »³⁷, donc entre les qualités. Il revient à l'acte de création d'un nom commun d'opérer une telle généralisation. Ainsi l'analyse métaphysique, aussi abstraite soit-elle, conserve un lien visible à la réalité empirique de son « substratum nominal », ne serait-ce que dans l'importance qu'elle accorde à l'analyse grammaticale dans la détermination de « supports nominaux ». Elle produit non des notions abstraites réalisées, sources chimériques de nos connaissances, mais des « concepts particuliers » qui correspondent à des « noms particuliers », par exemple *cause*, *substance*, *mode*, etc. La « guerre de mots » consiste alors « à s'arrêter à chaque expression, à les prendre corps à corps, à perdre du temps et souvent leurs idées elles-mêmes dans ces combats sans cesse renaissant » dans le but de constituer « la langue philosophique » comme une « langue propre »³⁸.

C'est ici que les philosophes grecs occupent une place à part dans le portrait dressé par Sieyès des figures du métaphysicien. Bien sûr, ils pratiquaient l'analyse métaphysique, mais, en généralisant, ils « ne se contentaient pas à aussi bon marché » précise Sieyès, à la différence des « philosophes européens », très portés sur le raisonnement³⁹. C'est ici que le titre de son projet d'ensemble, « Vues analytiques sur la nature en général, et l'homme en

37 Ms *Abstractions*.

38 Ms *Vues analytiques*, § *langue philosophique*, f. 46.

39 Ms *Vues analytiques*.

particulier », et sa partie rédigée « Des forces simples et leurs combinaisons » résonnent de manière particulière.

Il nous faut ici commenter la place que Sieyès accorde à Aristote dans ses ultimes manuscrits sur les rapports et l'abstraction. Il y est question du chapitre IV des *Catégories* d'Aristote, donc de la fameuse liste des catégories « de ce qui se dit sans combinaison » dont Sieyès souhaite qu'elle soit « plus claire, mieux analysée, plus complète ». Cette liste a été commentée par de nombreux linguistes, et des plus prestigieux, à l'exemple même de Benveniste qui en propose aussi une traduction⁴⁰. Ce n'est donc pas vraiment un hasard si Sieyès s'intéresse dans Aristote au lien entre la logique - les *Catégories* constituant la première partie de l'*Organon* qui comprend également des *Analytiques* - et la métaphysique, là où se lient ce que nous distinguons aujourd'hui sous les noms de sémantique, syntaxe et ontologie. De fait, les quatre premières catégories, équivalentes à la substance, au couple quantité/qualité et à la relation, et qui font l'objet d'un examen précis dans les *Catégories* tout en se voyant consacrer un chapitre dans la *Métaphysique* d'Aristote, sont au centre des interrogations métaphysiques de Sieyès. Ainsi Sieyès fait le choix, chez Aristote de la part du questionnement ontologique où la réflexion linguistique s'avère si fondamentale que l'on peut affirmer avec Benveniste, et à propos des *Catégories*, que :

« Aristote pensait définir les attributs des objets ; il ne pose que des êtres linguistiques ; c'est la langue qui, grâce à ses propres catégories, permet de les reconnaître et de les spécifier [...] C'est ce qu'on peut dire qui délimite et organise ce qu'on peut penser »⁴¹

Rappelons brièvement que les *Catégories* commencent par une distinction, « dans ce qui se dit », donc au titre de la réflexivité de la langue, entre « ce que se dit sans combinaison » au nom de l'existence des essences premières, et tout particulièrement l'homme singulier, et ce « qui se dit en combinaison », par exemple un homme agit. S'ajoute à cette distinction une tripartition entre

40 Voir l'édition des *Catégories* d'Aristote avec de nombreux commentaires par Frédérique Ildelfonse et Jean Lallot, Paris, Seuil, 2002.

41 *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 70.

l'essence première, tel homme donné, sensible singulier, l'essence seconde, « ce qui est dans un sujet », l'homme qualifié par quelque chose dont il n'est pas une partie, donc d'où il ne peut être séparé sans perdre son essence humaine et enfin « ce qui dit d'un sujet », c'est-à-dire ce qui se dit de manière commune de l'homme, sans être tel homme donné. En d'autres termes, à partir de l'individu singulier, quelque chose existe et quelqu'un parle dans une connexion empirique entre la réalité et le discours⁴². Ainsi la métaphysique du moi et de son activité relève fondamentalement de la manière d'exprimer lingualement ce qui arrive à l'existence⁴³.

De plus, l'intérêt de Sieyès pour les *Catégories* d'Aristote, et bien sûr pour la tradition multiséculaire des commentaires de cet œuvre que Sieyès connaît au moins par leur mention dans l'*Historia critica philosophiae* de Johann Jacob Brucker⁴⁴, ouvre des perspectives particulièrement intéressantes sachant que « le retour à Aristote » au début du 19^{ème} siècle⁴⁵ se fait précisément sur le terrain de la métaphysique et de la logique, et dans un espace intellectuel que Sieyès apprécie tout particulièrement, l'Académie de Berlin. Au stade actuel de notre réflexion, nous nous demandons même si Aristote, bien au-delà des *Catégories*⁴⁶, ne constitue pas en positif l'un des principaux interlocuteurs

42 Voir sur ce point notre article « La connexion empirique entre la réalité et le discours. Sieyès et l'ordre de la langue », in M. Santacroce, *Faits de langue – Faits de discours. Qu'est-ce qu'un fait linguistique ?*, Paris, L'Harmattan, 2002, p.119-163.

43 Sieyès précise ainsi que « Tout ce qui est, *tout* produit, qui arrive à l'existence est déterminé par la présence, l'action, la combinaison de certaines conditions. Connaître cette succession, l'exprimer lingualement, c'est dire la *loi*. », Ms *Vues analytiques*.

44 Voir ses bibliographies de jeunesse présentées et commentées par Christine Fauré dans le second volume *Des Manuscrits de Sieyès* à paraître.

45 Voir sur ce point l'ouvrage collectif sous la direction de Denis Thouard sur *Aristote au XIX^{ème} siècle*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2004.

46 Dans la mesure où Sieyès est soucieux de repenser les catégories sous un point de vue unitaire, son intérêt pour *De l'âme*, objet également d'une tradition de commentaires (voir, à ce propos, l'édition établie par Pierre Thillet en Folio/Gallimard, 2005), pourrait également se retrouver dans son attention au caractère immanent de la force simple, donc à sa fonction cognitive dans le fait même de sa mise acte, au regard de la puissance de la fonction intellectuelle, et à l'encontre de toute explication en terme de génération des faits. Ainsi Sieyès précise dans les *Vues analytiques*, à propos d'une formulation du *Traité des systèmes* de Condillac sur l'explication des faits par les faits : « Condillac parle beaucoup de génération des faits [...] Une qualité est comme existante dans son substratum : vrai ou faux, cela

philosophiques de Sieyès au sein de ses derniers écrits métaphysiques, dans la mesure où il peut ainsi se confronter à une pensée, certes sans cesse commentée, mais présentement particulièrement proche de ses préoccupations en matière scientifique.

*

L'approche sieyèsienne du mécanisme des forces simples et de leur combinaison au titre d'une métaphysique restreinte au problème de la cognition se rapproche ainsi du primat accordé au pôle ontologique dans les opérations abstraites de réflexion, sans pour autant y dissoudre, bien au contraire, le travail empirique dû à l'expérience. Ainsi l'individu particulier est au fondement de toute réalité, mais nous ne l'appréhendons ontologiquement qu'au travers de ce qui se dit, par un nom, de son essence première, sensible, singulière, avant même qu'il prenne forme de sujet pensant et agissant par toutes sortes de combinaisons. Il convient donc de présupposer son existence empirique si l'on veut rendre compte, sous le concept de monde lingual, de son immense pouvoir d'abstraction, donc de sa capacité nominale à créer de nouveaux objets notionnels, tout particulièrement en ce qui concerne le nouvel ordre social. Existence empirique qui passe par la création d'une expression abstraite pour rendre compte de la relation établie entre les êtres tels, particuliers et un être quantième, donc mesurable et commun.

Et Sieyès de revenir soudainement, comme il le fait parfois, au politique – voir la mention ci-dessus de la distinction entre le cerveau aristocratique et le système humain républicain - lorsqu'il précise que l' « on a fait le procès aux abstractions, comme on le fait aux idées libérales, parce que des fous, et des ignorants en ont abusé »⁴⁷. Le Sieyès libéral est ici étroitement associé au Sieyès métaphysicien empiriste.

s'entend, mais un fait n'en engendre pas un autre. Un fait n'existe pas dans un autre ». Voir notre édition à paraître par nos soins des *Vues analytiques* dans le second volume *Des Manuscrits de Sieyès*, sous la direction de Christine Fauré.

47 Ms *Abstraction*.

